

BULLETIN
DE
LA CLASSE HISTORICO - PHILOLOGIQUE

DE
L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE
St.-Petersbourg.

RÉDIGÉ
PAR SON SECRÉTAIRE PERPÉTUEL.

TOME QUATRIÈME.

(Avec quatre planches et trois suppléments).



St.-Petersbourg
chez Eggers et Comp.



Leipzig
chez Leopold Voss.

(Prix du volume 2 roubles d'arg. pour la Russie, 2 écus de Pr. pour l'étranger.)

1848.

IMPRIMERIE DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES.

TABLE DES MATIÈRES.

(Les chiffres indiquent les numéros du journal.)

I.

MÉMOIRES.

- KOEPPEN.** Finnland in seinem Verhältniss zum Indo-Europäischen Sprachstamm. Gräfe. Extrait. 12. 13.

II.

NOTES.

- KOEPPEN.** Finnland in ethnographischer Beziehung. Mit einer Karte. 1.
- BROSSET.** Quelques remarques sur un livre intitulé: *Reise durch Russland nach dem kaukasischen Isthmus, von K. Koch.* 4. 5.
- SCHIEFNER.** Einige Bemerkungen zum Poley'schen Text des Devtmähâtma, mit besonderer Rücksicht auf zwei Handschriften des Asiatischen Museums. 6. 7. 8.
- SCHMIDT.** Ueber eine mongolische Quadratschrift aus der Regierungszeit der mongolischen Dynastie Juan in China. 9.
- KUNIK.** Vorschlag zu einer Preisaufgabe über eine by-

zantinische Chronographie vom J. 610 bis zum J. 1204. 10.

- BOEHTLINGK.** Kurze Beschreibung einer auf den Besitzungen des Grafen Stroganow ausgegrabenen silbernen Schale mit einer Inschrift in unbekannten Charakteren. Avec un appendice de M. Dorn. 11.

- KUNIK.** Sur l'expédition des Russes-normands en 944 vers les pays situés aux bords de la mer Caspienne d'après Nizâmi, Ibn-al-Athîr et Ainy. 12. 13.

- Sur la première expédition Caspienne des Russes-normands en 914, d'après la chronique inédite de l'Arménien Mosé Caghancatovatsi. 12. 13.

- SAWELJEFF.** Zweiter Bericht zur Topographie der Ausgrabungen von altem arabischen Gelde in Russland. 12. 13.

- SCHIEFNER.** Beiträge zur Kritik des *Bhartrhari* aus *Çârṇgadhara's Paddhati*. 18.

- Ueber die logischen und grammatischen Werke im *Tandjur*. 18. 19.

SCHILLING DE CANSTADT. Bibliothèque bouddhique ou Index du Gandjour de Nartang. Avant-propos. 21. 22.

BROSSET. Réponse à M. de Bartholomaei. 22.

III.

M U S É E S.

FRAEHN. Ueber einige merkwürdige Inedita unter den von Hrn. Obrist-Lieutenant Woskoboïnikow in Persien angesammelten Münzen. 2. 3.

SCHMIDT et BOEHTLINGK. Verzeichniss der Tibetischen Handschriften und Holzdrucke im Asiatischen Museum der Kaiserl. Akademie der Wissenschaften. 6. 7. 8.

DORN. Ueber eine neue Bereicherung des Asiatischen Museums. 14. 15.

FRAEHN. Die Inedita einer neuen, der numismatischen Abtheilung des Asiatischen Museums aus Persien gewordenen Accession. 16.

IV.

R A P P O R T S.

CASTRÉN. Bericht an die Kaiserl. Akademie der Wissenschaften. 2. 3.

KUNIK. Sur l'édition des matériaux pour servir à la connaissance de l'ancien-bulgare et sa littérature. 9.

SJÖGREN. Rapport sur un ouvrage manuscrit intitulé: Словарь Русско - Черчесскій или Адигскій съ краткою Грамматикою. Составленный Коллежскимъ Ассессоромъ Люлье. 11.

CASTRÉN. Deux rapports. 14. 15.

V.

V O Y A G E S.

CASTRÉN. Deux lettres à M. Sjögren. 1.

— Lettre à M. Sjögren. 14. 15.

— Lettre à M. Sjögren. 16.

— Extraits de quelques lettres et rapports. 17.

— Extrait d'une lettre. 19.

BROSSET. Projet d'un voyage littéraire à exécuter en Géorgie. 20.

CASTRÉN. Extrait de deux lettres. 20.

— Extrait de deux lettres. 22.

BROSSET. Rapport à S. E. M. le Ministre-Président de l'Académie, daté de Tiflis, le 1 octobre 1847. 24.

VI.

BULLETIN DES SÉANCES.

Séance du 7 (19) août 1846. 1.

Séance du 21 août (2 septembre) 1846. 9.

Séances du 4 (16) et 18 (30) septembre 1846. 14. 15.

Séances du 2 (14) octobre, 16 (30) octobre, 30 octobre (11 novembre), 13 (25) novembre et 4 (16) décembre 1846. 22.

Séances du 18 (30) décembre 1846, 15 (27) janvier, 29 janvier (10 février), 12 (24) février, 26 février (10 mars), 12 (24) mars, 9 (21) avril, 23 avril (5 mai), 7 (19) mai, 21 mai (2 juin), 4 (16) juin, 18 (30) juin, 20 août (1 septembre), 3 (15) septembre, 17 (29) septembre et 8 (20) octobre 1847. 23.

Séances du 29 octobre (10 novembre), 12 (24) novembre, 26 novembre (8 décembre) 1847, 7 (19) janvier et 21 janvier (2 février) 1848. 24.

VII.

CHRONIQUE DU PERSONNEL.

No. 23.

VIII.

.ANNONCES BIBLIOGRAPHIQUES.

No. 4. 5. 24.

IX.

R E C T I F I C A T I O N S.

No. 1.

X.

S U P P L É M E N T S.

I. Compte rendu des travaux de l'Académie pour 1846, par M. Fuss.

II. Rapport sur le sixième concours Démidov, par le même.

III. Troisième article de la Classe de la langue et de la littérature russes. (Sur les noms de nombre, les adverbes, les prépositions et les conjonctions.)

DES SCIENCES HISTORIQUES, PHILOLOGIQUES ET POLITIQUES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Ce journal paraît irrégulièrement par feuilles détachées dont vingt-quatre forment un volume. Le prix de souscription, par volumes, est de 2 roubles argent tant pour la capitale, que pour les gouvernements, et de 2 écus de Prusse pour l'étranger. On s'abonne à *St.-Petersbourg*, au Comité administratif de l'Académie, place de la Bourse No. 2, et chez EGGERS et Comp., libraires, commissionnaires de l'Académie, Nevsky-Prospect. — L'expédition des gazettes du bureau des postes se charge des commandes pour les provinces, et le libraire LEOPOLD VOSS a Leipzig, pour l'étranger.

Le BULLETIN SCIENTIFIQUE est spécialement destiné à tenir les savants de tous les pays au courant des travaux exécutés par l'Académie, et à leur transmettre, sans délai, les résultats de ces travaux. A cet effet, il contiendra les articles suivants: 1. Bulletins des séances de l'Académie; 2. Mémoires lus dans les séances, ou extraits de ces mémoires, s'ils sont trop volumineux; 3. Notes de moindre étendue *in extenso*; 4. Analyses d'ouvrages manuscrits et imprimés, présentés à l'Académie par divers savants; 5. Rapports; 6. Notices sur des voyages d'exploration; 7. Extraits de la correspondance scientifique; 8. Nouvelles acquisitions marquantes de la bibliothèque et des musées, et aperçus de l'état de ces établissements; 9. Chronique du personnel de l'Académie; 10. Annonces bibliographiques d'ouvrages publiés par l'Académie. Les comptes-rendus annuels sur les travaux de l'Académie entreront régulièrement dans le Bulletin, et les rapports annuels sur la distribution des prix Démidoff seront également offerts aux lecteurs de ce journal, dans des suppléments extraordinaires.

SOMMAIRE. NOTES. 2. *Quelques remarques sur un livre intitulé: Reise durch Russland nach dem kaukasischen Isthmus, in den Jahren 1836, 1837, 1838, von K. Koch, — par M. BROSSET.* ANNONCES BIBLIOGRAPHIQUES.

NOTES.

2. QUELQUES REMARQUES SUR UN LIVRE INTITULÉ: *Reise durch Russland nach dem kaukasischen Isthmus, in den Jahren 1836, 1837, 1838, von K. Koch, Doctor der Medicin und Philosophie, ausserordentlichem Professor der Naturgeschichte in Jena, u. s. w. Stuttgart u. Tübingen. 1843, deux vol. 8^o. Par M. BROSSET. (Lu le 15 janvier 1847.)*

Au lieu d'être, comme autrefois, une sorte de *terra incognita*, livrée à toutes les hypothèses de la science abstraite, la Géorgie commence à être aussi bien connue qu'aucun des pays de notre vieille Europe. Sur sa langue et sa littérature, sur ses moeurs et ses productions, sur sa géographie et son histoire, sur son état présent et passé, l'on possède aujourd'hui les renseignements les plus positifs, recueillis par Guldenstädt et ses copistes, par le Rd. Eugénus, par Platon Zoubof et Bro-

nefski, par Evetzki et par une réunion de fonctionnaires russes, enfin par deux Géorgiens instruits, MM. Tchoubinof et Platon Iosélian. L'intérêt qu'excite, à si juste titre, ce pays naguère encore vierge d'explorations, est si puissamment éveillé, qu'il n'y a pas d'écrits périodiques publiés en Russie, qui n'ait ouvert ou n'ouvre journellement ses colonnes à des articles tant sérieux que légers, ayant pour objet la Géorgie. L'admirable Description qu'en a donnée le tsarévitch Wakhoucht, combinée avec les beaux travaux topographiques de l'Etat-Major de Tiflis, devra dans un temps donné faire connaître parfaitement les contrées situées entre les mers Noire et Caspienne. Si l'on excepte les savantes recherches du P. Indjidjian sur l'Arménie ancienne et moderne et les grandes publications géographiques exécutées en Chine, aucun pays de l'Orient n'a été décrit par un auteur asiatique avec plus de soin, de précision, de rigoureuse exactitude.

Parmi les nombreux voyageurs qui, dans ces derniers temps, ont visité la Géorgie, un, entre autres, a fixé sur lui l'attention de l'Europe entière. Géologue distingué, possédant des connaissances variées dans les diverses branches des sciences naturelles, archéologue non moins érudit que zélé, préparé par de sérieuses études

à aborder son sujet sous tous les points de vue, et, par un rare privilège, pouvant manier le crayon comme la plume, M. Fréd. Dubois de Monpéroux s'est montré le plus complet des explorateurs de la Transcaucasie. Non que je prétende qu'il n'y ait pas d'imperfections à relever dans les six volumes et dans le vaste Atlas renfermant les résultats de ses recherches, mais surtout et précisément, parce qu'ayant fait ce qui était humainement possible avec les ressources d'un simple particulier, pour le reste, il a largement mis à contribution et les hommes et les livres spéciaux. Le Voyage autour du Caucase ne sera donc, de longtemps, ni surpassé, ni même égalé.

Chaque ouvrage de ce genre a ordinairement son trait distinctif, son mérite particulier : envisagé de cette manière, c'est sans doute au point de vue géologique que celui de M. Dubois a rendu les plus grands services à la science; mais l'auteur a poussé si loin dans l'archéologie et dans la recherche de tout ce qui tient à l'histoire ancienne de l'isthme caucasien, que là encore il s'est assuré une belle place, comme compilateur et comme critique.

Depuis l'exemple donné par M. Dubois, la curiosité savante de l'Europe ne s'est pas ralentie : une légion d'hommes remarquables à divers titres a franchi le Caucase. M. Sjögren a exploré philologiquement l'Oseth, on sait avec quel succès; non content de nous avoir révélé la langue du Lazistan, M. Rosen s'est élancé de nouveau sur les traces de notre laborieux collègue, heureux s'il peut glaner encore dans ce champ si bien exploré; MM. Abich et Kolénati paraissent avoir pris pour objet spécial de leurs recherches les formations géologiques, et ont porté leurs études de météorologie jusque sur les cimes du Kazbek et de l'Ararat. Enfin M. Koch n'a pas reculé devant les fatigues d'un double voyage dans les portions les moins connues et les moins accessibles de la Géorgie et de l'isthme caucasien. A voir la marche des choses, dans quelques années la Transcaucasie n'aura plus de secrets pour nos savants.

En attendant que le public soit admis à jouir du fruit de tant d'efforts, M. Koch a consigné ses plus intéressants résultats, soit dans divers articles communiqués aux journaux allemands, soit surtout dans les deux volumes dont le titre est placé en tête de cette note. Le premier ne renfermant que l'exploration des contrées situées au N. et à l'extrémité occidentale du Caucase, je n'ai point à m'en occuper. Un tiers du second est consacré soit à l'Arménie russe, que notre voyageur a légèrement effleurée, au grand détriment de sa santé, soit au Daghestan, plus accessible encore aux armes russes qu'aux in-

vestigations de la science : dans le reste il a traité *ex professo* de la Géorgie. Docteur en médecine et professeur des sciences naturelles, M. Koch était appelé par sa spécialité à exécuter un voyage dans le sens de ses études. La géologie, la botanique lui devront sans doute d'utiles observations, que je suis malheureusement hors d'état d'apprécier; je me demande seulement pourquoi, tout en collectionnant des plantes, M. Koch n'a pas cherché à en connaître les noms géorgiens, qu'il eût placés à côté des appellations linnéennes. Ce serait un service inappréciable, rendu à ceux qui sont étrangers aux sciences naturelles, et la lexicographie, si pauvre à cet égard, y gagnerait considérablement. Outre ces deux sciences, il a embrassé la géographie et l'histoire ancienne et semé son travail d'aperçus philologiques : ce sera là l'objet des remarques que je vais soumettre à ce courageux voyageur.

Pour mettre quelque ordre dans mes réflexions, je parlerai d'abord de la manière dont sont traités ici les noms propres géorgiens, puis je discuterai divers points d'histoire sur lesquels je ne crois pas pouvoir adopter les opinions de l'auteur.

Je me plais, avant tout, à remarquer que le livre de M. Koch se distingue par une grande exactitude dans la transcription des noms propres géorgiens, ce qui n'est point un mince mérite dans un ouvrage où ces noms reviennent à chaque ligne, toujours nouveaux, avec leurs formes si rudes pour l'oreille d'un étranger. On voit qu'à cet égard M. Koch a été bien renseigné, et qu'il a puisé aux meilleures sources. Il est vrai qu'il ne nomme point ces sources, mais il est facile de voir qu'il n'a pu puiser ses notions que dans l'ouvrage de Wakhoucht, quelquefois cité par lui, et dans les cartes publiées à Tiflis. En tout cas, c'est la première fois qu'un voyage en Géorgie ne péchera pas par trop d'inexactitude à cet égard. Toutefois, comme le livre de M. K. n'a pas été imprimé sous ses yeux, ainsi qu'il nous l'apprend dans la Préface du 2d. tome, ce qui est toujours un grand malheur, j'appellerai son attention sur les fautes suivantes, qui lui ont échappé. On lit donc, p. 80, Nake-ralm, pour Nakérala; Ukibeth, p. Ukileth; Tsedüsi, p. Tsédisi; Tsono, p. Tsona; p. 153, Stusudan, p. Rou-soudan; p. 155, Sapriela, p. Sarbiéla; p. 159, Lochasa, p. Lokhoisa, qui se voit p. 247; p. 175, 227, Oni. p. Ani; p. 296, Nicoli, p. Nicopsis ou Anacopi; p. 238, Sasachlis-Chewi, p. Dzaghilis-Khéwi; p. 243, Kuptschin, p. Kouvchin; p. 247, Sirula, p. Dziroula, et 255, 262, Oerzeni, pour Qerdzéni : ces deux derniers noms ne se retrouvent jamais, dans l'ouvrage, sous leur véritable

forme; il en est de même de Sadscher, p. Sadger; de Sadowli p. Sathowlé, p. 263; de Osami, p. Ocam, ibid.; de Swernak, ou Esless, p. Kwernak, ou Tslew, p. 264; de Sarsineth, p. Sarcineth, ibid.; de Dortscha, p. Portchkha, p. 267, et de plusieurs autres noms. Je crois être coupable de quelques-unes de ces erreurs de transcriptions, qui ont été faites, à ce qu'il me semble, d'après les cartes jointes à ma traduction de l'ouvrage de Wakhoucht, soit que M. K. n'ait pas réussi à les lire, soit qu'il se soit mal rendu compte de la valeur des lettres françaises dont je me suis servi pour rendre les sons géorgiens. Du reste, il y aurait pédantisme à trop insister sur cet objet.

Quelques autres altérations me paraissent plus graves. La vallée de l'Arédon forme au milieu de l'Oseth un centre de population compacte. Sur les affluents de cette rivière se sont agglomérées les communes de Zakha, Zrogo, Zramaga, Nara, Casara, Walagir; mais dans celle de Casara le cours de l'Arédon est tellement resserré par une écluse de rochers, qu'au dire de Wakhoucht, les rois géorgiens y avaient construit une porte, passant par-dessus la rivière même, et qui leur servait à empêcher les incursions de leurs farouches voisins: de là est venu le nom de Casris-Cari «Porte de Casara¹⁾». Sur ce nom je fais d'abord observer, qu'il a la plus grande analogie avec celui des Кесарские горы, monts Késarski, mentionnés dans un itinéraire russe du XVII^e siècle, et qui se trouvent vers les sources de l'Iora et de l'Alazan²⁾, et qu'il ne manque pas non plus de ressemblance avec celui du mont Chouchar, indiqué dans la même position par M. Koch, p. 276. Notre voyageur, p. 87, nomme la localité dont je parle Kabris-Cheoba; la traduction qu'il donne «Thorkessel, porte - vallée,» montre qu'il voulait et devait écrire, pour être conséquent, «Caris-Khéoba, vallée de la porte.» Bien que cette dénomination ne soit pas connue d'ailleurs, on pourrait croire que M. K. l'aura apprise dans le pays, ou trouvée sur quelque carte, et l'on serait porté à l'admettre de confiance, d'après lui. Mais à la page 95, ils nous dit que les Dwals habitaient l'Oseth moyen, et que dans leur pays se trouvait une porte destinée à prévenir les incursions des Osses et des Khazars, porte qui, probablement à cause de cela, a été nommée Kasarah ou Kasris-Kari, i. e. «Porte du Khazar;» Plus bas, il ajoute que la vallée du haut Arédon n'est accessible que par un défilé nommé Kasara ou Kasris-Kari, qui sera encore mentionné p. 98. M. Koch

n'aurait-il pas été induit en erreur par la ressemblance des deux mots Caris-Khéoba et Casris-Cari? Ne s'est-il pas laissé entraîner à une fausse étymologie, qui lui a fait méconnaître l'orthographe du nom des Khazars, s'écrivant, dans toutes les langues de l'Asie, par un *Kh* initial et un *z*? Enfin n'a-t-il pas été trop loin en supposant que les Khazars pouvaient entrer en Géorgie par la vallée si étroite de l'Arédon? Je ne me hasarde pas à présenter affirmativement une étymologie du nom de Casara, mais je remarque qu'en géorgien *casri* et *casraci* კასრი, კასრაცი, signifient «une petite maison, une petite chambre solitaire;» et quant à l'Arédon «rivière folle, furieuse,» que le mot arménien էրէ *éré* signifie «une bête féroce;» enfin, que le mot allemand Kessel marmite, котелъ, dans le nom Thorkessel, est pris dans le même sens que le tatar кабакъ *coupe*, dans les anciens itinéraires russes³⁾, pour signifier une vallée profondément encaissée.

Je profiterai de l'occasion pour rectifier deux noms dont la véritable orthographe est difficile à fixer. P. 93, M. K. nomme un canton de l'Oseth méridional «Urs-Dwalta, i. e. Dwaletth-Blanc, ou Magran-Dwaletth, Magran-Dwalta, i. e. le Dwaletth-Eloigné, nommé à tort, sur les cartes russes, «la Plaine Maglan-Dolete.» Je ne sais sur quelle autorité M. Koch réunit ensemble les deux dénominations Ours-Don et Magran-Dwaletth, qui ne peuvent appartenir au même pays, puisque les sources de l'Ours-Don sont plus loin à l'O. Quant à la vraie forme du second de ces noms, sur laquelle les cartes varient, et que Wakhoucht lui-même semble avoir ignorée, puisqu'il adopte celle même ici alléguée⁴⁾, il me semble qu'il faudrait toujours écrire et prononcer Maghla-Dwaletth ou Doleth, leçons conformes à l'étymologie. En effet, le roi Iracli II, dans une lettre du 30 août 1791, à son fils Ioulon, écrit მაღლაძეველეთი Maghla-mdwaléthi, et dans une autre, du 25 août 1793, მაღლანდოლეთი. De ces deux orthographes, la première me paraît la seule bonne, parce qu'elle fournit exactement le sens de «Dwaletth - d'en-haut;» le *m* ou *n* qui se trouve entre les mots *Maghla* «en haut,» et Dwaléthi ou Doléthi, n'est là que pour faire la liaison, et la grammaire peut encore en rendre compte.

La dernière localité dont je veux parler est celle dont M. K. écrit toujours le nom Zichinwal. Wakhoucht, dans sa Description de la Géorgie, écrit tantôt ქიჭინღალ-ჯანი Krtzkhlilwani, tantôt ქიჭინღალნი Ktzhilwani; la

1) Descript. de la Gé., p. 445, 447.

2) Bullet. hist.-philol. t. III, p. 82.

3) v. Bullet. hist.-philol. t. II, p. 221.

4) Descript. de la Gé., p. 253.

dernière carte russe porte Цхмивანъ; celle de Khatof, Tzkinwal; celle de Klapproth, Krtzkhinwali; celle de Guillaume Delille, 1723, Keskilani; celle de Jos. Nic. Delille, 1766, Krtsilvani: on pourrait citer mille autres variantes européennes. Outre les leçons adoptées par Wakhoucht et citées plus haut, je trouve dans diverses lettres du roi Iracli II, à son fils Ioulon: 17 septembre 1788, გტზინვალი Gtzkhinwali; 31 septembre 1791, კტზინვალი Ktzkhinwali; dans les lettres du roi Wakh tang VI. je trouve habituellement ქტცხინვალი; Sekhnia Tchkhéidzé, f. 42, écrit ქტხილვანი; 43, ქტცხინვალი; cette dernière forme se voit chez son continuateur Papouna Orbélian, f. 76, 87. q. et passim; enfin dans une histoire moderne de la Géorgie, § 43, კტცხინვალი; § 57, კტცხინვალი etc.

M. Koch a bien reconnu que ce nom était sujet à beaucoup de variantes, dont il a recueilli quelques-unes, p. 53, dans les écrits de divers voyageurs, mais il s'est décidé sans raison connue pour celle qu'il adopte, et que j'ai indiquée plus haut. En remontant à l'étymologie, on trouve dans le Dictionnaire de Soulkhan le mot ქტცხილა krtzkhila, «nom d'un arbre,» dont le synonyme turk est *كزخو*; j'en ignore la vraie synonymie savante. L'on doit supposer que l'arbre en question abonde dans le territoire où est la ville qui nous occupe, et lui a donné son nom, comme le chêne, *moukha*, à Moukhnar ou Moukhran; le tilleul à Thélaw, etc. Le changement qu'éprouve la vraie terminaison, *ilwan*, en devenant *inwal*, est une simple altération vulgaire, dont il existe d'autres exemples.

Après ces observations, qui n'ont, pour la plupart, qu'une importance secondaire, j'en viens à la discussion de quelques opinions de M. Koch, relatives à l'histoire et à l'archéologie.

On s'est beaucoup occupé dans ces derniers temps de recherches sur les noms de la Géorgie et sur l'origine de chacun de ceux usités: ce n'est pas une vaine spéculation, car si l'on arrivait à cet égard à des solutions exactes, on pourrait en même temps résoudre beaucoup de questions relatives à l'origine des Géorgiens. Or tous les noms connus de la Géorgie peuvent se réduire à trois formes principales: le nom national, Karthli; l'arménien, Virk; le musulman, Gourdjistan.

La forme nationale constitue un fait qui ne nous est connu que par les Annales géorgiennes, et dont chacun peut admettre ou rejeter le principe, suivant le plus ou moins de confiance qu'il accorde à cette autorité: ce qui est certain, c'est que les Géorgiens, depuis les temps les plus reculés, n'en admettent et n'en emploient pas

d'autres. Les savants, parmi eux, sont seuls à connaître et emploient à-peine les autres. Le plus ancien témoignage que nous ayons à ce sujet est celui fourni par Et. Orbélian, écrivant en 1299, quand il dit que les Annales géorgiennes, dont il a fait usage, se nomment Karthlis tzkhovréba; ce qui est exact. Comme il n'y a pas d'autre étymologie possible du nom de Karthli, il faut bien admettre que ce nom dérive de Karthlos, l'ancêtre de la nation géorgienne, qui le donna au lieu de sa résidence, où il s'est encore conservé. Aussi M. K. dit-il, p. 254, que «Karthlos est le patriarche de la Géorgie, i. e. du pays situé sur le Haut-Kour;» par le Haut-Kour, il entend «le pays depuis le confluent de l'Aragwa jusqu'au mont Kodian, appelé Karthli ou Sakarthli.» Or le Karthli proprement dit, ainsi circonscrit, est situé sur le *Kour-Moyen*; c'est le Samtzkhé, avec ses dépendances, qui est véritablement situé sur le Kour-Supérieur, et qui, pour cette raison, a reçu des Géorgiens le nom de Haut-Karthli.⁸⁾

Il est vrai qu'à cet égard M. K. s'est fait une autre opinion: il prétend, p. 255, que «sous le nom de Haut-Karthli on n'entend que la portion la plus reculée du véritable Karthli, depuis le mont Kodian jusqu'aux montagnes Makhwila et Oerzeni (lis. Makhwilo et Qerdzeni), et les deux districts de Sadscher (lis. Sader) et Khéoba. Parfois, ajoute-t-il, on a compris aussi sous ce nom la contrée du Kour-Supérieur et le Samtzkhé.» D'après ce que je viens de dire, ces aperçus de M. K. sont entièrement arbitraires et contredisent tout ce que l'on sait par le moyen des auteurs géorgiens. En outre, le nom de *Sakarthli*, allégué plus haut, n'a jamais existé, ne peut exister; il faut lire, ou *Sakarthlo*, qui n'est pas usité, quoique régulier, ou plutôt *Sakarthwelo*, seul dérivé connu et usité de *Karthli*, indiquant «le lieu où vivent les Karthles.» Si le géographe géorgien mentionne, p. 263, une localité nommée Sakarthlis-Tzikhé; je conviens que j'ai eu le tort de transcrire «la citadelle de Sakarthli,» car le nominatif doit être *Sakarthlé*, sauf usage contraire.

A l'égard de la forme arménienne, *Virk*, et de ses dérivés, *Ibηqua*, Iberia, voici l'opinion de notre voyageur, p. 255, sq.: en géorgien, les Juifs sont nommés Ouri, en arménien Wériatsi, ou en retranchant la terminaison ethnique, Wéri, mot usité dans ce sens chez les Géorgiens et les Arméniens; de-là les Romains appelèrent Wéria le pays entre la Meskhie et l'Aragwa, parce qu'il s'y trouvait beaucoup de Juifs; probablement le

8) Wakhoucht, Descr. de la Gé. p. 73.

nom arménien Virk se sera formé de là ; d'ailleurs les Géorgiens donnent le nom de Wéria à une portion de leur pays, car c'est ainsi que s'est formé le nom d'Imé-reth⁶⁾.» Déjà à la page IX notre auteur disait : « Sans aucun doute le nom grec des Ibériens *Ιβηροι*, rappelle celui de Wer, donné en arménien aux Juifs. » Et encore : « Les Juifs sont venus deux fois en Géorgie ; d'abord sous Nabuchodonosor, sur le Bas-Aragwa ; puis sous Mithridate, sur la côte orientale de la mer Noire, dans le canton de Sper ou Inspira. » Enfin, p. 55 : « Les Juifs furent transplantés au-delà du Caucase vers la fin du VI^e siècle avant J. C., sous Nabuchodonosor ; le canton de Sper leur fut alors donné. »

Je regrette de dire que tous ces aperçus sont insoutenables. En effet :

1^o. Les Juifs sont nommés en géorgien Houria, en arménien Hréai, et pas autrement : ni Wer, ni Wéri, ni Wériatsi, ne sont usités, comme le prétend M. Koch. Voici ce qui peut avoir donné lieu à cette opinion. Moïse de Khoren, l. II, c. 8, des nouvelles éditions, 7 de l'édition d'Amsterdam et des frères Whiston, s'exprime ainsi : « Le puissant Nabuchodonosor, raconte Abydène, était plus terrible que l'Hercule des Lybiens. Ayant réuni ses troupes, il alla au pays des *Vériatsi*, les défit, les tailla en pièces, les réduisit sous sa puissance, en transporta une partie à la droite de la mer du Pont, où ils les fit demeurer. Ce pays de Véri est sur le rivage, à l'occident ; » ici j'ai traduit d'après l'édition princeps d'Amsterdam, celle que les frères Whiston ont suivie ; mais trois nouvelles éditions portent simplement : « Il en transporta une partie sur le côté droit du Pont et les fit demeurer à l'occident ; » rien de plus. Pour comprendre ce que c'est que les Vériatsi, il faut savoir qu'immédiatement avant ce passage l'historien disait : « La famille des Gougaratsi est sortie de Mihrdat, satrape de Darius, qu'Alexandre avait amené et laissé pour commander aux captifs des peuples Vériatsi, emmenés par Nabuchodonosor. » La même phrase sur les captifs Vériatsi se retrouve au chapitre XI (X des anciennes éditions).

Quels sont ces Vériatsi, faits captifs par le roi de Babylone et conduits à l'occident, sur le rivage droit du Pont-Euxin ? Il est si peu évident que ce sont les Juifs, que les frères Whiston ont traduit « Iberorum, » le traducteur français, M. Levailant de Florival, écrit le nom de « l'Ibérie, » le traducteur italien : « Piombò sugl' Iberi. »

Si Moïse de Khoren avait voulu parler des Juifs, n'aurait-il pas employé un autre mot, comme p. e. au l. I, c. 22, quand il dit : « Nabuchodonosor qui fit les Hréai captifs ? »

Enfin un passage d'Et. Orbélian ajoute à la difficulté. P. 90 de l'édition de M. St.-Martin, on lit : « Toi qui es originaire de la Chine, issu de la famille d'un monarque, et qui es venu t'établir dans ce pays Véraï ; » il s'agit ici des Orbélians, et le pays qualifié Véraï est évidemment la Géorgie.

Le P. Tchamitch, dans son histoire d'Arménie, t. I, p. 126, n'hésite pas à interpréter le passage de Moïse de Khoren comme les frères Whiston, et dit qu'Alexandre emmena Mihrdat et l'envoya pour gouverner l'Ibérie, *Ի Կիրս*. Le P. Indjidj, dans son Arménie ancienne, p. 355, est du même avis : « Mihrdat, dit-il, qu'Alexandre avait établi chef des captifs de la nation géorgienne, *Վրաց ազգի*. Mais tout cela ne me satisfait pas ; car on n'a jamais entendu dire que le puissant Nabuchodonosor ait fait la guerre, en grand appareil, aux Ibériens d'Asie, ni qu'il les ait emmenés captifs dans le Gouria : autant valait les laisser où ils étaient, car le Gouria touche à la Meskhie, portion de l'Ibérie, et le Karthli central est à peine à 400 verstes de la mer Noire. J'ai donc toujours douté que les Vériatsi fussent les Ibériens, je crois à-peine que ce soient les Juifs, et ne puis me figurer que Juifs et Ibériens portent en géorgien le même nom⁷⁾. Selon ma manière de voir, Véraï *Վերայ*, et le mot Virk *Վիրք*, qui me semble en être dérivé, doit signifier *supérieur* ; car la Géorgie est en haut *Ի Կիրս*, i. e. au N., par rapport à l'Arménie.

2^o. Les Romains n'emploient jamais le nom de Wéria, mais bien celui d'Iberia, qu'ils ont pris du grec, *Ιβηρια*, et celui-ci est la représentation littérale du nom arménien Vir, plur. Virk, qui me paraît devoir être plus ancien que les dénominations grecque et latine.

3^o. Enfin c'est une erreur palpable de croire que le nom de l'Iméreth se soit formé et conserve le souvenir du nom d'Ibérie : je crois avoir si clairement prouvé que ce nom signifie « le pays au-delà des monts Likh⁸⁾, » que je prends la liberté de renvoyer le lecteur à ce qui a été dit sur ce sujet.

4^o. Quant aux migrations des Juifs en Ibérie, on a le témoignage des Annales, qu'au temps de Nabuchodonosor le mamasakhlis de Géorgie leur assigna le pays de Kherc, sur la droite de l'Aragwi, environ 700 ans avant

6) Le voyageur revient encore sur cette singulière assertion, p. 187.

7) cf. Bullet. scient. t. V. N. 3 ; Descript. de la Gé., p. 88, n.

8) Bullet. scient. loc. cit.

J. C.; on croira, si l'on veut, que les Vériats de Moïse de Khoren sont des Juifs, enfin il peut encore se faire que quelques-uns des membres de la tribu de Juda aient passé en Ibérie, environ deux siècles plus tard, mais ce n'était pas au temps du grand Mithridate, comme paraît le croire M. Koch: cela aurait eu lieu avant Cyrus, et plus de cinq siècles avant J. C.

Reste la forme musulmane, Gourdjistan. M. K., p. 253, pense que ce nom dérive de celui du fleuve Kour: je crois fermement qu'il s'est formé de celui des Gourdj ou Géorgiens; que ce dernier tire son origine du nom du fleuve, beaucoup le pensent et le disent, mais cela ne me paraît pas démontré.

Au sujet du Kour, M. K. émet l'opinion, nouvelle et très singulière, que son nom est composé de deux: Kour et Ra, ce dernier étant, suivant lui, un de ceux de l'Aragwi, qui le lui communique après leur jonction. Notre auteur revient trois fois sur ce thème, p. 33, 262, 300, sans faire connaître ses autorités. Il dit aussi, p. 302, que Tiflis est appelée par les Géorgiens Kalaka, i. e. la ville, *lis*. Kalaki; c'est une idée arrêtée, chez lui, car déjà à la p. 177, il cite ce mot sous la forme Kalakā. A la p. 18, il dit que le mont Kazbek est nommé Mkinwari, dans les chroniques géorgiennes, mais qu'il a vainement demandé sur ce nom des renseignements: c'est une chose bien extraordinaire, puisque le mont Mqinwar, dont le nom signifie en géorgien «glacé, glaçant,» est mentionné par Wakhoucht, p. 201, 227 de sa Description. Il dit encore, p. 41, 65, 87, que le nom du mont Broutzabdzéli signifie «la sainte grange;» or, quel que puisse être le respect des Osses pour cette montagne, l'auteur aurait pu s'éviter cette singulière explication en consultant l'ouvrage de Wakhoucht, p. 448, sq., il y aurait vu la vraie signification de ce nom; p. 88, il émet l'hypothèse que le nom géorgien Qéli, donné à une route qui conduit des sources de l'Aragwi dans l'Oseth méridional, signifie un «plateau, Hochebene, ou quelque chose d'approchant;» le fait est que ce mot signifie «un col, un passage étroit,» ce qu'il était facile d'apprendre en Géorgie.

Je m'arrêterai un peu plus sur les notices que notre auteur fournit à propos du passage de Dariel, sur le lieu dit Gergéthi, sur Gori, et enfin sur le pays de Qazakh, au sujet desquels il me semble que M. Koch n'a pas été exactement renseigné.

Dariel. La véritable orthographe de ce nom ne me paraît pas encore fixée, ou du moins doit être discutée. Dans mon manuscrit de la chronique dite de Wakhtang, je trouve, sous le règne de Gourgassan, Darghan, et

plus bas Darghala, deux leçons qui, dans l'excellent manuscrit du Musée Roumiantzof, f. 97, *recto* et *verso*, ont été biffées et remplacées entre lignes par la forme moderne Dariéla. F. 28 v. on trouve Darghalan, et dans mon manuscrit Darialan; f. 417 v., Darialamni, dans mon manuscrit Darialmani: mais le plus souvent on rencontre la forme vulgaire Dariéla, et dans l'abrégé arménien des Annales, Dalar, Daralia, Dariala. Ceux qui savent combien est douce la prononciation du *gh*, du *γ*, du *z*, du *g* allemand, et la ressemblance qui existe en géorgien entre le *n gh* ecclésiastique, et le *i*, ne s'étonneront pas de ce que ces lettres se confondent et se remplacent mutuellement, dans les variantes que je viens de présenter. Quant aux formes non géorgiennes du même nom, l'on assure que les Osses nomment Daïran le pas de Dariel, et Ménandre, racontant un fait accompli en l'an 569, parle d'un défilé nommé *Δαριενη αργοπος*, qui n'est pas sans analogie avec celui-ci. Toutefois le Darina était évidemment situé plus à l'O. que Dariel, ainsi que le pense avec toute raison M. St.-Martin, *Mém. t. II*, p. 193, et surtout dans ses savantes notes sur l'Hist. du Bas-Empire, par Lebeau, nouv. édit. t. X, p. 69; M. Dubois de Monpéroux croit que là il s'agit du col de Maroukh, menant dans le canton des Aphkhaz du Tsébelda; Voy. autour du Cauc., t. I, p. 327; II, 106, et IV, 293.

La première question qui se présente ici, c'est de savoir laquelle de ces orthographes est la bonne, quelle est l'origine du mot, de quelle langue il dérive, si le nom de la forteresse de Dariel est antérieur à celui du passage, ou *vice versa*. Les Annales géorgiennes racontent que Mirwan, le troisième roi, après avoir puni ses voisins les Caucasiens de leurs attaques, construisit dans le Caucase une porte en pierres cimentées, qu'il nomma *Daroubal*, dénomination si semblable à celle de Derbend, en géorgien *Darouband*, qu'on est sur-le-champ porté à lui supposer une même origine. Mirwan régnait 162 — 112 avant J. C. L'histoire laisse supposer qu'un fort fut élevé auprès de la même porte, puisque sous le 13^e règne, 87 — 103 après J. C., on trouve le nom, ci-dessus mentionné, de la citadelle de Darialan ou Darghalan.

De toutes les étymologies que l'on peut assigner au nom en question, la moins probable est certainement celle fournie par Wakhoucht, dans sa Description de la Géorgie, p. 229. qui donne à Dariel le sens de «Vainqueur,» en géorgien. Les mots osses *Δαρj* long, et *Δαρj* *h*amac bouche de pierre, quoique donnant un sens

spécieux, ne satisfont pas non plus. Reste *Daroubal*, comme altération du persan Darouband « porte fermée; » Dar-i-Alan « la Porte des Alains, » serait très admissible aussi, si l'on pouvait démontrer l'exactitude de l'orthographe Darialani. Enfin les Annales mentionnent sous le 38e roi, Bacour III, 557 — 570 de J. C., un gouverneur persan de la province de Ran, nommé Dariel. La plus forte probabilité me paraît pourtant être en faveur de Darialan, pour Dar-i-Alan, traduction persane du nom arabe Bab-Allan, mentionné par Masoudi, pour le Xe siècle.

Malgré tout mon respect pour la vaste érudition et la saine critique de M. St.-Martin, je ne puis croire avec lui que le château d'Ouroïpach, Iouroïpach, Viraparach, dont il parle à plusieurs reprises dans ses notes sur le t. XVII de Lebeau, p. 269, 442, 460, soit le fort de Dariel. Sans doute l'étymologie arménienne *Գորի* ou *Գորայական* « fort du Géorgien, » est très spécieuse et connue anciennement des Byzantins, mais elle ne démontre pas que la place portant ce nom fût au milieu du Caucase plutôt qu'auprès de la mer Caspienne. Les passages où il est parlé de ce lieu me paraissent, d'ailleurs, se rapporter plus spécialement à cette dernière position, et M. St.-Martin, ainsi que Lebeau, tombent, à ce qu'il me semble, dans plusieurs contradictions au sujet de la citadelle dont je parle; cf. Lebeau, t. VI, p. 459, n. 8; p. 460, n. 1; p. 442; t. VII, p. 398. Ne pouvant discuter ici tous ces textes et beaucoup d'autres, je trouve qu'il faut bien plutôt appliquer le nom de Iouroïpahac à un fort situé au débouché des Pyles-Caspiennes, qu'à celui de Dariel, dont la route, à peine rendue praticable par tout l'art et la persévérance des Russes, ne pouvait au VIe siècle être fréquentée par les grandes armées des Huns et des Khazars, dans leurs nombreuses et formidables expéditions, tandis que celle de Dchor est toujours ouverte et accessible, large et commode pour les corps d'armée les plus considérables.

Pour terminer cette digression, je dirai que le Dariel, les *Pylae Caucasicae* des anciens classiques, *Porta Alanorum* des siècles postérieurs, eut au temps des Mongols le nom de Dhasanin-Cap « défilé de Dhasan, » dont l'origine est inconnue, mais qui est mentionné par Et. Orbélian, dans son Hist. manuscrite de la Siounie. Les Géorgiens le nomment encore, dit-on, Khéwis-Cari « Porte du Khéwi, » i. e. de la vallée de l'Aragwi. M. K., p. 11, rappelle avec exactitude que Pline (lib. VI, cap. 11) nomme *Cumania* le château qui défend les Portes-Caspiennes. Je crois que ce nom, jusqu'à présent inexpli-

qué, doit dériver du mot osse kom ou koum, signifiant « un coin, un défilé, » et dont l'équivalent se retrouve dans l'arménien *գոմ* « une étable. » Notre voyageur ne doute pas, p. 12, que le Dariel ne soit le sentier de Darina dont parle Ménandre, ainsi que je l'ai dit plus haut; il rappelle encore le nom de *Darinait* qui lui est donné par le géographe arabe Iakout, vivant au XIIIe s. (lis. au XIIIe s.); il affirme que *Darima* et *Khéwis-Cari* sont les noms géorgiens, et que la meilleure étymologie est celle tirée du *turk ancien* Dar-Yol « Porte-Route. » Enfin, p. 30, il émet l'opinion « Qu'A-nanour la limite du royaume de Géorgie, est le Mthiouléthi-Cari « Porte du Mthiouléth, » où ont été construites deux tours contre les Montagnards; que ce lieu est souvent confondu à tort avec le Dariel, et que si Klaproth a bien traduit la Chronique géorgienne, c'est là que le roi Mirwan a bâti sa porte de Daroubal, pour servir de rempart contre les Dourdzoucs, les Ingouches de nos jours, et contre les Dchartals. Beaucoup de ces hypothèses me semblent très hasardées.

Au sujet de Gergéthi, lieu situé sur la gauche de l'Aragwi, ou plutôt du Térék, un peu à l'O. du Kazbek, M. K. dit, p. 18, 19, que ce nom est celui d'un ou d'une ermite qui vécut là dans une caverne; Thamar qui, en qualité d'Osse, als Ossim, aimait beaucoup les montagnes, fit bâtir, dit-il, en l'honneur de ce saint personnage, la belle église de Saméba, mentionnée par Wakhoucht, sur le mont Kénech⁹⁾. Personne, jusqu'à présent, n'a soutenu que Thamar fût originaire de l'Oseth; d'ailleurs Gergéthi n'a jamais été ni pu être, en géorgien, un nom d'homme ou de femme. Passe pour le reste de la légende.

Une autre légende sur Gori, p. 41 sqq., n'est pas moins remplie d'inexactitudes géographiques et historiques; on y voit encore réparaître l'ermite Gergéthi, cette fois par hypothèse. Quant à la tradition qui attribue la fondation de cette ville à l'empereur Héraclius, M. K. n'a pas été exactement renseigné. Car d'abord Wakhoucht, dans son bel ouvrage géographique, dit que l'on ne connaît pas le fondateur de Gori; en outre, les Annales ne disent pas que ce soit Héraclius, mais seulement qu'en quittant la Géorgie, vers l'an 627, ce prince indiqua une montagne (gora) nommée Tonthio, pour y cacher les trésors du Karthli et du Djawakheth. Je suis maintenant en état de démontrer que c'est bien ainsi qu'il faut traduire ces mots des Annales *გორის მასობადად გორის* « il enfouit auprès d'une montagne, » et non *გორის* « auprès

9) Descript. de la Gé., p. 227.

de Gori;» car immédiatement après, le texte ajoute: «*ეს სსქელი კონთისმის არს ტონთიო*» «et le nom de la montagne est Tonthio.» Bien que dans cette phrase il ne soit pas question de Gori, Wakhoucht a cru l'y reconnaître, et dit dans sa Géographie¹⁰⁾ que l'empereur Héraclius «*nomma ce lieu Tonthio, უწოდა ტონთიო.*» A l'époque où je traduais la Géographie, je n'avais en main que l'ouvrage de Wakhoucht et non le texte original des Annales, qui, ainsi qu'on l'a vu, s'exprime tout autrement. Ce qui me paraît mettre hors de doute la vérité de ce que j'avance ici, c'est que Matthieu d'Edesse, p. 234 du manuscrit du Musée Roumiantzof s'exprime ainsi: «Les débris de la nation arménienne se rassemblèrent autour du roi David (le-Réparateur); il construisit pour eux une ville, où il fonda plusieurs églises et monastères, et la nomma Gorha.» C'est de Gori qu'il s'agit ici, de cette ville, la seconde, en Géorgie, fondée en faveur des Arméniens, car Tiflis le fut également pour eux; aussi Gori est-il resté arménien jusqu'à nos jours, comme je l'ai exposé ailleurs¹¹⁾. M. K., p. 44, attribue à M. St.-Martin une opinion qu'il n'a point émise, et s'appuie sur des faits matériellement faux: ce qu'il serait bien trop long de démontrer ici avec détail.

A l'égard des Qazakhs, habitant une portion de la Géorgie méridionale, M. K. nous apprend, p. 281, 338, que leur pays est certainement une portion de l'antique Sakasène, mentionnée par Strabon; que la Sacasène doit être le pays des Saks, dont une partie, ayant conquis le Caucase, d'après Hérodote, se répandit de-là dans l'Asie et dans une province de l'Arménie, à laquelle ils donnèrent leur nom; que les Géorgiens parlent aussi de Touraniens, venus dans leur patrie, auxquels fut donné pour résidence le lieu nommé Orbel, d'où s'est formé leur nom encore subsistant, Orbéliano, *lis*. Orbéliani. Tout cela peut être plus ou moins contestable, et ne s'accorde que faiblement avec les belles recherches de M. St.-Martin sur la Sacasène ou pays de Sisac¹²⁾; mais quand notre auteur ajoute que le nom de Qazakhie est employé par les Géorgiens et les Arméniens depuis les temps les plus reculés, qu'il a cours chez eux depuis environ la fin du VIIIe s. de notre ère, et que notamment Et. Orbélian parle des Qazakhs dans la Qazakhie, au XIIIe s., ce sont des indications que l'on ne peut admettre. Il est bien vrai qu'au Xe s. Constantin Porphyrogénète connaît la *Καζαχία*, dont le nom s'est con-

servé chez les Circassiens sous les formes Kessek ou Ké-chek, et paraît bien être le même que celui de Kassog, si souvent répété chez les chroniqueurs russes. Il est encore vrai que des auteurs arabes en parlent aussi à la même époque, et que les Kirghiz, connus des Byzantins depuis le VIe siècle, joignent à leur nom celui de Kasak ou Kaissak¹³⁾; mais les chroniques géorgiennes ne parlent pas, je crois, des Qazakhs du Somkheth avant le XVIe siècle.

Et quant à Etienne Orbélian, il s'exprime de la sorte: «En 498 = 1049, les Ismaélites... rassemblèrent une armée innombrable de Persans, de Khazacs, de Khorasaniens, d'Arabes et de Scythes du Turkestan, et allèrent dresser leurs camps immenses, innombrables, dans la plaine de Carin¹⁴⁾.» Evidemment ici l'auteur n'a point en vue les Qazakhs géorgiens, mais bien ceux de l'Asie orientale, i. e. les Kirghiz, ainsi que le dit M. St.-Martin dans sa note sur ce passage. Toutefois je n'ose croire que ces nomades se fussent déjà établis en Géorgie à la fin du XIe siècle, sous Giorgi II: aucun texte connu ne le prouve.

J'aborde maintenant l'ensemble des considérations historiques de M. K. relativement au Samtzhé ou Meskhie, à la Lazique, i. e. à l'Iméreth, et à la Mingrelie.

Meskhie. On sait que ce pays est celui que les auteurs grecs connaissent sous le nom de *Μοσχία* et les Géorgiens sous ceux de Samtzhé ou Saathabago. Suivant M. K., p. 256, 265, le nom des Moskhes, Meschier, est celui d'un peuple indépendant, descendant de Méséch, fils de Japheth, qui probablement a donné son nom au pays sur le Haut-Kour. Meskheth ou Sa-Mesche. Or, à cet égard, s'il est certain que les Géorgiens nomment les habitants de cette contrée Meskhi, et leur pays Samtzhé, l'étymologie du second nom n'est pourtant pas définitivement connue. Le géographe géorgien le dérive, ou de Mtkkhéthos, fils de Karthlos, d'où Samtzhétho «la portion de Mtkkhéthos;» ou de Sami-Tzikhé «trois citadelles;» deux étymologies qui ne satisfont pas entièrement. D'ailleurs il ne peut grammaticalement être l'abrégé de Sameskhétho «pays des Meskhes,» parce qu'il s'écrit avec d'autres lettres que celles exigées par cette dérivation. M. K. paraît pencher tout à la fois pour

10) p. 246.

11) Géogr. de la Gé. p. 246, n. 3.

12) Mém. sur l'Arménie, t. I, p. 145, 209, 210.

13) Lebeau, Hist. du Bas-Emp. Nouv. éd. t. VI, p. 61; n. 8 et 6 de M. S.-Martin. Je profite de l'occasion pour signaler une note fort instructive sur les Qazakhs, insérée par M. Et. Quatremère, dans sa traduction de l'Hist. des Mongols, par Rachid-ed-din, Paris 1836, in-fol. p. 406.

14) S.-Martin, Mém. t. II, p. 66, 219.

la première et la dernière de ces indications ; car il dit, p. 257 : « Probablement les maitres du Samesche s'emparèrent plus tard du Karthli, et après avoir dévasté la résidence de Karthlos, bâtirent la capitale meskhe, à savoir Mescheth ou Mskheth, dont le fondateur fut Mschethos, i. e. les Meskhes. » J'avoue que je ne comprends rien à ces raisonnements, et hypothèse pour hypothèse, j'aime mieux m'en tenir aux chroniques géorgiennes, qui ne disent pas un mot, ou plutôt disent tout le contraire de celles-là. M. Koch continue : « le fils aîné de Mschethos (i. e. suivant lui, des Meskhes), Ouphlos, mot qui signifie tout simplement *le maître*, bâtit la Citadelle du Maître, Ouphlos - Tziche, et régna sur tout le Karthli, tandis que ses frères Odschors et Dschawachos, apanagés dans le Samsche, leur patrie primitive, continuèrent à reconnaître sa suprématie. » Introduire dans l'histoire géorgienne les allégories que Niebuhr et Michelet, son imitateur, ont eu l'esprit de découvrir dans les récits de Tite-Live et de Plutarque, sur les origines de Rome, cela me paraît de la métaphysique dépensée en pure perte. Pourtant M. Koch a le bon sens de laisser indécise la question de savoir si les Géorgiens descendent des Meskhes ou *vice-versa*.

Je me permets également de ranger dans la même classe d'allégorie et d'idéologie tous les beaux raisonnements de personnes certainement très respectables¹⁵⁾, et

15) Dubois de Monpéroux, voyage, t. IV, p. 138, Platon Iosélian, Закавказ. Вѣстникъ, ч. неофц. 1846, N. 6, p. 68; Nouvelles Ann. des voyages, Septembre 1846, p. 262 — 329, Recherches sur les populations primitives et les plus anciennes traditions du Caucase. L'autorité de Fl. Josèphe, Ed. Haverkamps, t. I, p. 20, disant que „les Thobéliens, nommés maintenant Ibériens, sont fils de Thobel, fils de Japheth,“ ne peut guère être admise ; car alors il faudrait aussi reconnaître avec lui que les Mosokhiens, fils de Mosok, sont les Cappadociens et non les Meskhes ; et les Tygraméens, fils de Thygrammès ou Torgorma, sont les Phrygiens, et non les Arméniens et les Géorgiens : ce qui renverserait par la base les traditions de ces deux peuples.

Ce qui démontre jusqu'à l'évidence l'impossibilité d'arriver, pour ces questions anciennes, à des solutions positives, c'est le dissentiment universel entre les auteurs des textes que nous étudions, comme entre leurs commentateurs. Voici Mosé Caghecantovatsi, auteur du Xe siècle, qui nomme : Thobel, auteur des Thétal, les Huns hephthalites ; Mosok, des Ghouricatsi, habitants de Ghiouria (?) : Thorgom, des Haï ou Arméniens ; Tharchich, fils de Hounan, des Vir ou Géorgiens ; Hist, des Aghévans, en arm. manuscrit du Mus. as. I. I, ch. II ; Vardan répète ou rejette en partie ces assertions ; Bullet. hist.-philol. t. I, N. 13, n. 95. Prenez donc la peine de faire concorder ou de réfuter ces vieilles traditions !

notamment de M. Vivien de St.-Martin, sur la possibilité de regarder Tubal, fils de Japheth, comme le patriarche des Géorgiens. Car si le nom de Tiflis n'est qu'une dérivation de celui de Tubal, le prétendu ancêtre de cette portion des Caucasiens, on ne pourra plus faire valoir cette étymologie si naturelle qui fait de Thbilisi, Tphilisi, « la ville chaude, » et qui se rapporte si bien au nom de Teplitz en Bohême, à la racine géorgienne თბილისი thbili, et au russe tépli, chaud, à l'arménien thaph, chaleur, au latin tepidus, etc. Ici, comme en presque tout, le plus simple est le meilleur, si je ne me trompe.

Quant à l'histoire des atabeks, qui ont valu au Samtzhé le nom de Saathabago, M. K. nous apprend, p. 269, n., que « Probablement ces atabeks, originairement gouverneurs des princes du sang royal, puis de provinces, avaient été institués à l'imitation de ceux de Fars, du Laristan, etc. ; que le premier atabeg géorgien fut un certain Sargis, dont le fils Qouarqouaré se déclara *probablement* indépendant après la mort de George-le-Brillant, en 1346 ; que les deux héros Qouarqouaré et Manoutchar reconnurent la souveraineté des Turks quand, en 1579, les rois de Géorgie eurent livré à ces derniers Gori et Tiflis ; mais qu'Amurat IV, sachant combien la possession de cette contrée serait peu solide, avec les atabeks, y envoya le brave Saphar-Pacha, tenir tête à Manoutchar, et qu'avec celui-ci, en 1624, s'éteignit la race des héros. . . » Voici, à ce sujet les faits certains et leurs dates. Un certain Ioané, chef d'Akhal-Tzikhé, fut nommé par la reine Tamar, en 1207 ou 1208, atabek et émir des émirs : c'est le premier personnage de la famille des gouverneurs du Samtzhé, qui ait été revêtu d'un tel honneur. Après lui, Sargis I et Béka I, ses fils et petit-fils, furent de simples éristhaws ; Sargis II, fils de Béka, fut officiellement nommé atabek par le roi Giorgi-le-Brillant, et mourut en 1334 ; depuis lors le titre et l'autorité d'atabek ne sortirent point de la famille, jusqu'en 1625, époque où Béka III succéda à Manoutchar III, et prit, en se faisant musulman, le nom de Saphar-Pacha. La généalogie des pachas d'Akhal-Tzikhé se continua avec certitude jusqu'en 1737, mais à partir de cette époque, jusqu'à la prise d'Akhal-Tzikhé, en 1828, je manque de données positives, bien que j'aie trouvé dans divers ouvrages les noms d'une douzaine de pachas. Tout cela est connu.

Lazique. Quiconque a étudié la Transcaucasie au point de vue scientifique, a dû s'occuper aussi du royaume Laze, de ce royaume intéressant, théâtre de cent ans de guerre entre les Persans et les Grecs, occupant une

portion notable du territoire géorgien, dont pourtant les Annales géorgiennes ne disent pas un seul mot. Les fleuves connus de la Lazique, quelques-unes des villes et citadelles mentionnées par les historiens de Byzance, ou tout au moins leurs ruines, doivent subsister encore; le sol est là; les livres à la main, il semble qu'on devrait y reconnaître du moins les emplacements. Eh bien! à la honte des écrivains anciens et de l'érudition moderne, la Lazique reste indéchiffrable, sauf un très petit nombre de points, sur lesquels on est à peu près d'accord. Dans ces derniers temps, M. Dubois a cherché à s'inspirer de la vue des lieux pour comprendre les textes de Procope, d'Agathias, de Ménandre et de Priscus; M. Vater, de Casan, a réuni tous les témoignages de la haute antiquité classique; M. Koch a essayé de contrôler M. Dubois; moi-même, à l'aide des textes byzantins et des cartes géorgiennes, je me suis figuré que je pourrais réussir à augmenter le nombre des données positives, acquises à la science. Entre M. Dubois et moi désaccord partiel, mais entre nous et M. Koch, dissidence complète. Ce dernier voyageur a cherché à renverser tout ce qu'avait fait son devancier. En avait-il le droit, y a-t-il réussi, a-t-il fait de nouvelles découvertes? je ne le crois pas, et d'ailleurs ses opinions se sont formées, non par l'étude des textes, mais d'après de fugitifs aperçus. Voici quelques exemples.

Archéopolis était, au VI^e siècle, la première en importance parmi les villes Lazes: comme la position n'en est pas clairement connue, on ne peut la fixer que par conjecture, et M. K. émet à ce sujet une série de remarques, que je vais réunir. Il dit donc, p. 164, que « certainement Archéopolis, l'ancienne capitale du royaume de Lazique, dut être transportée à Kouthathis; ce qui est d'autant plus probable que Léon, le premier roi d'Aphkhalie, d'après les chroniques géorgiennes, y transféra (à Kouthathis) sa résidence, et y construisit une citadelle et un pont. » Je me demande comment Archéopolis put être transportée à Kouthathis (*versetzt werden*)? P. 180, il dit: « Je tiens Kouthais, ou plutôt son ancien château, encore aujourd'hui en ruines, pour l'Archéopolis du royaume de Lazique. » Ce serait fort bien d'avoir une telle opinion, si, parmi les localités de la Lazique, celle de Kouthais ou Kouthathis n'était l'une des mieux connues et des plus aisées à déterminer; or tout ce que disent à ce sujet les Byzantins est tellement clair que, jusqu'à M. K., nul n'a douté que l'antique Kotaisium ou Kotatisium n'ait existé sur l'emplacement même de la capitale de l'Iméreth. Où trouver mieux qu'en cet endroit la ville aux deux noms, encore

conservés dans l'usage, bâtie sur les deux rives du Rhéon qui la sépare en deux parties, l'une plus haute, renfermant, alors comme aujourd'hui, la citadelle, l'autre si accessible, parce qu'elle était sur un terrain plat, que les Lazes crurent devoir la détruire, pour empêcher l'ennemi de s'y loger? Ainsi tout se retrouve et coïncide des deux parts. M. K. cependant assure, p. 179, que l'antique Kouthais n'était pas là où nous le retrouvons, et donnant un démenti à Procope, veut que cette ville ait été située plus au N. O., là où se voit le fort de Kwichileth. Je ne pense pas qu'il amène beaucoup de personnes à son sentiment. Dans cette hypothèse, que fait-il de notre Kouthais? c'est là, selon lui, la véritable Archéopolis des Lazes. Si nous avions pour cette dernière ville, comme pour la précédente, la ressource de son nom ancien, conservé intact, nous n'hésiterions pas, ou du moins il ne serait pas si difficile d'en trouver l'emplacement; mais par malheur les Byzantins ne la nomment que sous un nom grec. Mais ce nom lui-même n'était-il pas une traduction de l'appellation laze, comme cela a lieu pour quelques autres localités? Pourquoi non? Sur la carte de l'Iméreth nous retrouvons, à droite de la rivière Tékhour, dans une gorge du mont Ounagira, un lieu aujourd'hui nommé Nakalakéwi, et non Nakolakéwi, comme l'écrit M. Dubois, Nakolachéwi, comme le porte en maint endroit M. Koch: on verra plus tard que la dernière variante n'est pas sans gravité. Or Nakalakéwi signifie, en pur géorgien « devenu ville, qui a été ville. » Cette place fut bâtie, disent les Annales, par l'éristhaw Koudj, gendre de Pharnawaz, premier roi de Géorgie, qui l'avait nommée Tzikhé-Godji « Fort du Marcassin. » La singularité de ce nom, le seul pourtant qui se lise dans les Annales, et que Wakhoucht a adopté dans sa Géographie, p. 397, rend supportable, quoique gratuite, l'hypothèse de M. K. qui dit, p. 177, que la ville bâtie par Koudch se nommait comme lui; la bonne foi ne me permet pas non plus de passer sous silence que l'abrégé arménien des Annales, rédigé avant la naissance de Wakhtang VI, s'exprime ainsi à ce sujet: « Koudchis bâtit la citadelle de Koudchi; » phrase par laquelle le traducteur semble donner à entendre que les deux noms étaient en rapport l'un avec l'autre. Quant à l'autre nom, Nakalakéwi, il dérive régulièrement du géorgien Kalaki, ville, et non Kalakā, comme l'écrit M. K. p. 175. La fausse orthographe qu'il adopte le conduit à donner à M. Dubois une leçon de géorgien qu'il aurait pu s'épargner. Car, après avoir dit que M. Dubois explique Nakalakéwi, ainsi que je l'ai fait, par « lieu où fut une ville, » il lui reproche de n'avoir pas

expliqué la composition du mot, et ajoute, en conséquence, que *chewi* signifie, non un lieu, mais une vallée, et que les Géorgiens s'en servent volontiers pour exprimer le bassin d'un fleuve. Or tout cela est gratuit; car le mot *khéwi* n'entre pas dans la composition du nom dont il s'agit, et qui dérive de Kalaki, ville, avec les préfixe et suffixe passifs *na—éwi*. Quoi qu'il en soit, M. K., p. 175, décrit avec soin les vastes ruines de Nakalakéwi, qui sont pour la plupart, ajoute-t-il, dans un bon état de conservation.

Voyons maintenant si Nakalakéwi peut être Archéopolis, et ce qu'en fait M. Koch. J'ai déjà montré que le nom grec semble être une traduction du nom géorgien. D'ailleurs toutes les circonstances de position mentionnées par les auteurs, et celles des événements où la ville d'Archéopolis joua un rôle, se rapportent fort bien aux indications que M. Dubois a recueillies sur le terrain; enfin, comme ce dernier le remarque avec justesse¹⁶), on chercherait en vain dans toute la Mingrélie et l'Iméreth d'autres ruines qui, par leur importance, méritassent mieux que celles de Nakalakéwi l'assimilation avec la ville d'Archéopolis. Je suis convaincu que ce sera l'opinion des personnes qui, après avoir lu attentivement les Byzantins, étudieront le travail de M. Koch, p. 175 sqq., celui de M. Dubois, et le mien.¹⁷) Quant à la ville mythologique d'Æa, que M. Dubois croit avoir occupé précédemment le même emplacement, tandis que M. Koch veut qu'elle ait existé à l'embouchure de la Tzkhénis-Tsqal, je ne veux pas entrer dans cette discussion, d'où il ne résulterait rien de positif.

Voici, du reste, l'ensemble du système de M. Koch: suivant lui, p. 177, Nakalakéwi est la Leucothea de Strabon, dont le temple, célèbre par ses richesses, devait se trouver là où est le Martwili moderne; p. 241, il critique sévèrement la détermination de ce lieu donnée par son devancier, qui le place à Mghwimé; de Moukhirésis, il n'indique pas la position, p. 179, mais il blâme M. Dubois de la trouver dans la plaine au-dessous de Kouthais, ce qui est pourtant très logique; p. 183, il ne veut pas que Wartzikhé soit Rhodopolis, deux noms qui, pourtant se traduisent l'un l'autre; Onogouris, ibid. lui semble être Khopi, tandis que le nom de cette place, qui était alors dans le canton d'Archéopolis, se conserve encore aujourd'hui intégralement dans celui du mont Onagira. Comme j'ai déjà traité ces

questions aussi bien qu'il m'a été possible, et que je ne puis partager les opinions de M. K., je prends la liberté de renvoyer le lecteur à mon travail.

Je ne puis sortir de l'Iméreth sans relever une inexactitude qui a échappé à M. K. Il dit, p. 158, 259, que par suite de la faiblesse toujours croissante des rois de Géorgie, le gouverneur de l'Iméreth, un certain Michel, prince du sang royal, réussit à se rendre indépendant, et qu'après diverses tentatives des anciens souverains, pour ressaisir leur autorité, l'indépendance de l'Iméreth, comme royaume, fut proclamée en 1462. A cet égard, voici les faits et leurs dates, puisés aux sources: environ l'an 1259, le roi David, fils de Rousoudan, quitta la Géorgie centrale, où il régnait concurremment avec son cousin David, fils de Giorgi-Lacha, et s'en alla résider à Kouthathis, d'où il gouverna la partie occidentale de la Géorgie. Quand il mourut, en 1293, son fils aîné Costantiné lui succéda, avec le même pouvoir; celui-ci, mort en 1327, fut remplacé par Michel, son frère cadet; enfin les quatre premiers successeurs de Michel ne furent que des éristhaws, recevant leur investiture du roi de Karthli, jusqu'à ce que Bagrat I réussit à se faire reconnaître et sacrer roi, en 1462. Ces faits se trouvent, pour la plupart, dans les Dates de Wakhoucht, déjà publiées.

En outre, à la p. 249, M. K. me reproche d'avoir mal traduit un passage de la Géographie de Wakhoucht, p. 265. Là le géographe dit: « Dans la montagne au-dessus de Khtana est le couvent de Gomartha, d'où part une route qui, à travers les monts Lokhoïsa et Péranga, va dans la forêt d'Iméreth, გაბლაჲს იმერეთის ჭაღას შინა. » Certainement personne ne serait tenté de traduire autrement que je ne l'ai fait les mots soulignés, si précisément dans la direction indiquée on ne trouvait dans l'Iméreth un lieu nommé *Dchala*, mot qui signifie forêt. J'en ait fait la remarque en note. M. Koch, qui a été sur les lieux, dit que la route à travers le mont Péranga, dont parle Wakhoucht, est connue, mais qu'au lieu de passer au-dessus du monastère de Gomartha, elle remonte le long de la rivière Sagina lis. Dzaghina, et jusqu'à ses sources. La correction, faite à Wakhoucht, me semble tout-à-fait inutile, car rien n'empêche que la route, partant de Gomartha, ne remonte la Dzaghina, ce que l'auteur n'a pas jugé à propos d'indiquer. A mon tour, je prendrai la liberté de signaler le nom de Maffda, p. 251, localité à deux heures de marche, à l'E. du mont Lébéour, dont le nom, même en lettres allemandes, devrait s'écrire, comme en français, *Mawda*: il en est de même des

¹⁶) Voyage, t. III, p. 60.

¹⁷) Dubois, Voyage, t. III, p. 55 suiv.; Bullet. scient. t. VI, N. 9, 10.

mots Schaff, Schaffscheth, etc., où l'étymologie demande Schaw et Schawscheth.

A la p. 81, M. Koch reproche à M. Dubois d'avoir donné le nom de Likhi à toute la chaîne de montagnes qui sépare les bassins du Kour et du Rion; il est vrai que ce nom n'appartient réellement qu'à la portion qui forme l'angle S. E. de la chaîne meskhique, mais aussi il y a un usage adopté par les écrivains géorgiens, même avant la création du royaume d'Iméreth; car déjà sous Thamar on disait ღიხთ-მთიერ ღიხთ-მთიერ, en-deçà, au-delà des Likh, pour désigner le Karthli et l'Iméreth. Et dans des temps plus rapprochés, le roi Chah-Nawaz dans sa lettre à Casimir, roi de Pologne, citée par Charadin¹⁸⁾, se donne le titre de « roi des Lictamériens et des Lictimériens. » M. Dubois est donc par-là suffisamment justifié. Au reste, je suis loin de dire que M. Koch ait voulu dénigrer son devancier, car au contraire, dans la plupart des cas, il rend à son habileté consciencieuse la plus complète justice.

Mingrélie. Suivant les traditions géorgiennes, le pays que nous nommons aujourd'hui Mingrélie fut l'apanage d'Egros, un fils de Karthlos, le patriarche des Géorgiens: Egros y fonda la ville d'Egris, sur une rivière qui en prit le nom, et que nous connaissons maintenant sous le nom d'Engour. Chez les Arméniens, la contrée tout entière est appelée Eger, et les habitants Egeratsi. D'Egros ou Eger se forme tout-à-fait régulièrement, en géorgien, l'ethnique Méégréli, plus usité seulement sous la forme Mégréli. Ces noms nationaux ne sont point inconnus des auteurs classiques. En effet, Pline nomme ici la « regio Ecrectice. » Pomponius Méla connaît cette contrée; en outre, Ptolémée en indique la position dans l'intérieur des terres, au-dessus des Laz, au pays des Manrali. Sans nous arrêter aux variantes Agrhiougé et Marhnégghit ou Marhnéli¹⁹⁾, fournies par le géographe Moïse de Khoren, ni aux étymologies du P. Hardouin sur le livre VI de Pline, c. XVIII, nous remarquerons que toutes ces orthographes diffèrent très peu du nom national de la Mingrélie.

Suivant M. K., p. 177, les Géorgiens nomment ce pays Egursi ou Egrissi. J'ose affirmer que la forme

Egoursi ne se trouve dans aucun livre géorgien, qu'elle est impossible, et que c'est par suite d'une erreur qu'elle s'est glissée dans les extraits de Klaproth copiés par M. Saint-Martin, dans ses savants Mémoires (t. III, p. 198). M. K. ajoute, à la page suivante, que les pays d'Egoursi ou Egrisi et de Mégréli sont différents l'un de l'autre, et que, conséquemment, je me trompe en faisant dériver le second du premier. Son raisonnement est digne de remarque. « Les Annales, dit-il, racontent positivement que Pharnawaz s'occupait des affaires des Mégréli et des habitants de l'Egoursi. » Or voici le texte de cette phrase et une traduction littérale: ჟამითი ჟამად მივიღის კერის²⁰⁾ და კლარჯეთს, და მოიკითხნის მეგრელები და კლარჯნი, i. e. « De temps en temps il allait dans l'Egris et dans le Clardjeth, et s'informait des Mégréls et des Clardj. » On voit que là il n'est pas question d'Egoursi par opposition à Mégréli, et quand même ces deux noms seraient mentionnés simultanément, ce serait comme si l'on disait: M. N. a voyagé en Géorgie et s'est occupé des Géorgiens; phrase qui ne serait pas bien fameuse, mais qui, du moins, ne signifierait pas que les Géorgiens soient essentiellement autre chose que la Géorgie.

Notre voyageur blâme, avec raison, M. Dubois d'avoir fait dériver le nom de Colchide du mot géorgien Kalakā ville, (*lis. Kalaki*²¹⁾), bien que cette étymologie ait un air de simplicité, qui la rend spécieuse. Je n'en ai pas de meilleure à proposer, mais, à titre de renseignement, je dirai que dans la province de Taïk se trouve un canton, celui de Cogh ou Col, mentionné par Moïse de Khoren, et dont il semble que le nom se conserve dans celui de Cola, où est la source du Kour. C'est dans le canton de Cogh que se fixèrent les Bulgares qui émigrèrent du N. du Caucase en Arménie, sous Arsace Ier, 127 ans avant J. C. Pline nomme encore la *regio Colica*, au pied du Caucase; Pomponius Méla nomme la Colice avec l'Ecrectice; Et. de Byzance et Scylax placent les *Καλοι* après les Coraxiens et les Mé-lanchlénien. Il doit y avoir là un rapport avec le nom de Colchide, qui paraîtra d'autant plus frappant que la destinée des contrées situées à l'E. de la mer Noire semble avoir été de recevoir toujours leur nom d'un des peuples qui y ont dominé, Colchide, Lazique, Aphkha-zie. Si les étrangers, comme le dit M. K., distinguent l'Egrisi ou Odichi de la Mingrélie propre, c'est qu'en

18) Voyages, t. III, p. 175, édit. Paris, 1830.

19) S.-Martin, Mém. t. II, p. 356 et 388. Dans la nouv. éd. des oeuvres complètes de Moïse de Khoren, Venise 1843, on trouve *Miounisa*, et ses variantes, *Merhnisa*, *Manrhigi*, *Imanvili*; *Erhévi* et sa variante *Egrhévi*: les deux mots soulignés, introduits dans le texte, au lieu des anciennes leçons, ne me paraissent pas tout-à-fait heureusement choisis.

20) *lis. კერის*. Du reste le manuscrit Roumiantzof, f. 16 v., et le mien ne diffèrent pas.

21) Voyage, t. III, p. 60.

effet la Mingrélie renfermait, outre ces provinces, le Letchkhoun et le Salipartiano. Les auteurs persans, comme Iskender Moundji, au XVII^e s. nomment toujours ce pays Dadian, et les Russes de la même époque Діаданская ou Менгрельская земля, et encore Мегрели и Татъины. ²²⁾

M. K. n'a pas voulu parler de la Mingrélie sans donner aussi son opinion sur le titre du chef qui la gouverne. Suivant lui, p. 182, la famille régnante porte la toison d'or dans ses armes: c'est un fait que j'ignorais. Plus loin, p. 190, il dit: «Le titre de Dadian doit avoir été, selon l'opinion de quelques-uns, le nom du premier gouverneur de la Mingrélie. Chardin croit qu'il indique le chef de la justice; Reineggs, que le dadian était un échanson, à quoi Dubois ajoute que les rois conféraient à leur échanson le gouvernement de la Mingrélie... Brosset est porté à dériver ce mot du village mingrélien de Dad.» Quant à M. Koch, il pense que l'opinion de Chardin, quoique délaissée aujourd'hui pour celle de Reineggs, est la seule exacte.» Thamar, continue-t-il, ayant ajouté à son royaume une partie de l'Arménie, nomma un juge pour les provinces arméniennes. Or *dadian*, vient de l'arménien *dat*, juge. Quand, plus tard, ces provinces furent perdues, les juges furent transportés, avec les mêmes fonctions, en Mingrélie, et adjoignirent pour lors à leur nom de dadian le géorgien *sodee*, qui signifie également juge. Après cela le titre devint et est encore héréditaire.» Enfin, à la p. 298, il dit: «Le chef du tribunal supérieur, en Géorgie, se nommait dadian, de l'arménien *dat*, juge, et administrait, au temps de Thamar, les provinces arméniennes les plus éloignées; il avait son siège à Cari, i. e. à Erzroum, et non à Cars, comme l'assure Eichwald.» On ne m'accusera pas d'avoir affaibli les arguments de M. K., puisque j'ai traduit littéralement tout ce qui, dans son livre, se rapporte à la question.

Or il y a ici de l'histoire, de la philologie et de la critique. C'est à quoi je vais essayer de répondre.

1^o. Les dadians apparaissent dans l'histoire géorgienne bien avant Thamar. En effet, les Annales mentionnent Iwané-Dadian, au temps de Bagrat IV, lequel paraît en effet avoir exercé des fonctions quelconques à Ani; Chanché-Dadian fit également révolter Ani contre le roi Giorgi III, père de Thamar. Sous cette princesse, Wardan-Dadian, chef des msakhours, maître absolu des

territoires d'Orbeth et de Caïen et des pays depuis le mont Likh jusqu'à Nicophsia, prit part à la première levée de boucliers du prince russe contre la reine; on voit que celui-là n'avait nulle autorité sur les provinces arméniennes. Sous Giorgi-Lacha, le dadian, conjointement avec le bédian, commandait les milices de l'Aphkhazeth et du pays au-delà des monts Likh; sous Roussoudan, Tzotné-Dadian gouvernait en Aphkhazie. Bientôt on voit paraître Bédian-Dadian, fils de Djouancher, sous David, fils de Giorgi-Lacha. Enfin sous le règne de Giorgi-le-Brillant, Giorgi Ier, éristhaw d'Odich et d'Egris, s'affranchit de toute dépendance à l'égard de l'Iméreth, et mourut en 1323. Son dernier successeur héréditaire, Léwan IV, mourut après l'an 1689, et la famille des Tchikowans, originaire du Souaneth, remplaça l'ancienne, depuis lors jusqu'à nos jours. Voilà la série chronologique des faits connus.

Wardan était chef des msakhours; Wamiq Ier, mort en 1396, porte, dans son épitaphe, le titre d'éristhaw, et attribue à son père Giorgi II ceux d'éristhaw des éristhaws, chef des mandators: il n'y a rien là non plus qui rappelle la dignité d'échanson. Ce fonctionnaire, est-il dit, exerçait le dadianat du côté de Cari ²³⁾. Rien donc, à aucune époque, ne démontre que le dadian fût le chef de la justice. Pourtant le mot se trouve de toutes pièces dans l'histoire persane, où la première dynastie porte le nom de Pich-Dadians, i. e. premiers justiciers; et d'ailleurs dans la langue arménienne *dad* ou plutôt *dat* signifie en effet un juge. De là dérive, avec le même sens, le titre *datavor* *դատավոր* donné à certains fonctionnaires chargés de l'administration de la justice dans les contrées de l'orient, au nom des empereurs grecs. Notamment des fonctionnaires de ce genre sont mentionnés en 1056, par l'historien Aristacès de Lastiverd ²⁴⁾. Certes, si une étymologie fut jamais naturelle et bien appuyée, c'est celle-là. Mais à ce propos, que signifie la phrase de M. K.: «Ils ajoutèrent alors à leur nom de dadian le géorgien *sodee*, fügten zuerst ihrem Namen Dadian das grusische Sodee, was ebenfalls Richter bedeutet, bei? Ni *sodee*, ni *zodee*, ni, que je sache, aucun mot géorgien analogue n'a un pareil sens. En géorgien, un juge se nomme *msadjoult*, მსაჯული, *mosamarthlé* მთავართლე, ou encore *mdiwani*; en russe, un juge se dit *soudia*. Serait-ce là ce que M. K. donne pour du géorgien?

²²⁾ Bullet. histor.-philol. t. I, N. 16, 17, 18, note 123; II, N. 12, 13, passim.

²³⁾ Descript. de la Géorgie, p. 30.

²⁴⁾ Ed. de Venise, 1844, p. 83, 105.

20. En ce qui concerne les diverses résidences des dadians, l'exposé historique qui précède en a dit assez, mais on ne peut laisser passer la remarque relative à Cari. Erzroum est toujours nommé en géorgien Carnoukalak, transcription de l'arménien Carin, Carnoikaghak; pour Cari, c'est certainement la ville de Cars. Ici je dois confesser une grave hésitation dans laquelle je suis tombé, et qui peut-être a induit en erreur M. K. J'ai dit quelque part²⁵⁾ que Cari, selon moi, devrait être Carin ou Erzroum, mais que, notamment dans un passage de la Chronique géorgienne, où Cari est mentionné, l'histoire turque affirme très positivement qu'il s'agit de Cars. Aujourd'hui que j'ai à plusieurs reprises relu la série des Annales, je pense que Cari est en effet Cars, et Carnoukalak le nom géorgien d'Erzroum. Voici les textes sur lesquels je me fonde. 1^o. Il est dit que la reine Thamar allait à l'entrée du territoire d'Artan, d'où elle percevait le kharadj de Carnoukalak, d'Ezinca et des contrées environnantes, et sur-le-champ l'historien parle de la ville de Cari, depuis long-temps attaquée par les Meskhes, qui réussirent enfin à s'en emparer dans la 23^e ou 24^e année du règne de Thamar. Précédemment l'historien racontait cependant que la ville de Cari avait été donnée par la reine à Ioané Akhaltzikhel, ainsi que tout son territoire, au grand mécontentement des Turks. 2^o. Ces deux passages laisseraient pourtant encore quelque doute, si nous ne lisions celui-ci: « Ils se hâtèrent de partir contre Azroum, la porte de Carnoukalak, ღლჳჳქრეს ჳზრუმს კარს კარნუქალაქისს; tandis que Wakhoucht dit, au même endroit: « contre Azroum Carnoukalak, ჳზრუმს ჳელჳ კარნუქალაქის. » 3^o. On lit encore, sous le règne de Giorgi II: « Il prit la ville de Cari, forteresse et territoire, ainsi que les citadelles de Wanand et de Carniphor, აღიღო ქალაქი კარის ციხე და სიმაგრენი ვანანდის და კარნიფორის²⁶⁾. » De ces trois citations, la première me paraît démontrer que Carnoukalak est autre chose que Cari; la seconde, que Carnoukalak est Erzroum; la troisième, que Cari, étant situé dans le canton de Wanand, doit être Cars. Le nom arménien *կարուղ քաղաք* Carouts-Kaghak, ville de *Car* i. e. Cars, est un pluriel, dont le singulier serait *Car* ou *Cari*; tandis que *կარին քաղաք* Carinkaghak ou

Erzroum se distingue du précédent par la finale. Cette question me paraît donc résolue.

3^o. Aux données fournies par Chardin, par Reineggs, par M. Dubois et par moi, M. Koch pouvait ajouter l'étymologie imaginée par le patriarche Dosithée, qui fait venir dadian de დადიან « ils courent, » parce que la Mingrélie est pays plat; celle d'un auteur russe, qui le dérive de დიდი *didi* grand, car les anciens Russes écrivaient *Дидьянъ*; celle d'un troisième, qui le tire de l'hébreu et lui donne le sens « maître de la mer. » Quoi qu'il en soit, M. K. se décide pour Chardin. On sait la raison qui m'a fait hésiter. Tous les fonctionnaires géorgiens prennent leur titre du pays qu'ils administrent. Pour les dignitaires du clergé, la règle est sans exception, et tellement connue qu'il est inutile d'y insister. Pour l'ordinaire ce titre, dérivé du nom du territoire, est terminé en *ელი ელი*: p. ex. Atsqouer, Matsqouérel; Thbilisi, Thbilel; etc. Un nom, Bédia, fournit deux titres très différents de forme et de valeur: Bédiel, évêque de Bédia; Bédian, éristhaw du même lieu. Le Dadian aurait-il seul été exempté de la loi commune, et son titre ne serait-il pas formé du nom d'un territoire? cela serait extraordinaire. Or précisément nous trouvons, à l'O. du fleuve Engour, un autre cours d'eau, la rivière de Dad, nommée d'après un château situé sur ses rives, et que l'on voit dans les cartes de Gamba, de Wakhoucht, de Delille. Si l'on m'objecte que nulle histoire ne dit que le Dadian ait jamais résidé là, je réplique que l'institution primitive du dadianat n'est pas même racontée par les chroniqueurs, bien qu'elle remonte au XI^e siècle. Telle est ma réponse au choix de M. K. et à ses réflexions, répétées dans un article de la Neue Jenaische allgemeine Literaturzeitung, août 1843; là il me fait remarquer que tous les titres de dignités géorgiens se terminent en *eli*; moi, je dis et prouve qu'il y en a deux, Bédian et Dadian, dont la terminaison est différente.

Je regrette d'insister sur tant de menus détails et de me livrer à une critique qui semblera peut-être trop sévère; mais M. K. dans les 300 pages qu'il consacre à la Géorgie, a abordé toutes les questions d'antiquité, d'histoire et d'érudition, relatives à cette contrée; il l'a fait avec les matériaux usés qui circulent depuis quarante ans et n'y a ajouté que ses hypothèses. En pareil cas, n'est-ce pas le droit et le devoir de ceux que le sort a plus favorisés, en leur ouvrant des sources aussi abondantes que nouvelles, d'en partager la jouissance avec les hommes consciencieux et dévoués à la science,

25) Matériaux pour servir à l'histoire de Géorgie, t. V des Mém. de notre Académie, p. 191, 240; Descript. de la Gé. p. 31, n.

26) Chron. dite de Wakht. manuscrit Roumiantzof f. 325, r., 313 v., 288 v., 217 v.

comme celui avec lequel je discute en ce moment? J'achèverai donc le peu qui me reste à dire.

M. Koch n'a pas une idée très nette de la manière dont les Bagratides arrivèrent au trône, ni de la transformation des rois d'Aphkhalie en rois de Géorgie²⁷⁾. « Les chefs des Juifs vivant dans la contrée d'Ispira, vers la mer Noire, se distinguaient, dit-il, p. 55, par le nom de Bagratides et surent profiter des désordres de l'Arménie. Ils devinrent également si puissants en Géorgie que l'empereur Héraclius plaça sur le trône de la Géorgie un Bagratide, nommé Gouram. Les histoires grecque, géorgienne et arménienne ne s'accordent pas là-dessus, mais mentionnent pourtant des Bagratides, sous le nom d'Ouri, qui est celui des Juifs en Géorgie, en les faisant descendre directement de David et de la femme d'Urias. » P. 268 : « A l'O. du Samtzhé vivaient aussi des Juifs, qui se mélangeaient toujours de plus en plus avec les Meskhes. Leur plus puissante famille, les Bagratides, qui avaient leur résidence à Sper, étendirent leur domination à l'E., et ayant su habilement profiter de toutes les circonstances, devinrent les princes les plus considérables de la Transcaucasie : en sorte qu'ils s'emparèrent des trois trônes d'Arménie, de Géorgie et d'Aphkhalie. » P. 157 : « Les Bagratides s'emparèrent du trône d'Aphkhalie, au milieu du Xe siècle, et le réunirent bientôt à celui de Géorgie. Avec David II, 1089, commence l'époque florissante du royaume géorgien, et en même temps de l'Iméret, qui dura un siècle entier, jusqu'en 1098 (sic), jusqu'à l'apparition des Mongols. »

Sans aucun doute, les Bagratides sont d'origine juive; mais entrés en Arménie sous Nabuchodonosor, apanagés à Sper environ 200 ans avant J. C., ils avaient déjà perdu et leurs noms juifs et leur langue et leur religion : c'étaient de vrais Arméniens, et jamais aucune histoire, ni grecque, ni autre, ne les désigne sous le nom d'Ouri. Le dissentiment qui existe à leur sujet, entre les Arméniens et les Géorgiens, roule uniquement sur la généalogie de la branche qui monta sur le trône d'Aphkhalie et de Karthli réunis. Ces questions sont développées et appuyées de toutes les preuves connues, dans mon tra-

²⁷⁾ M. K., p. 183, me paraît avoir raison de dire que les Abasges sont une tribu de la nation autrefois puissante des Hénoques; mais quand il assure, p. IX, que les Lesguis portent encore, dans le Caucase, le nom de *Heinuks*, il fait connaître un fait très curieux, qui prouverait que les noms grecs ne différaient pas toujours essentiellement des dénominations nationales. Il faudrait seulement que cette assertion fût prouvée.

vail sur l'origine des Bagratides²⁸⁾. Il est d'ailleurs matériellement faux que Gouram ait été nommé roi de Géorgie par l'empereur Héraclius; car Gouram régna de l'an 575 à l'an 600, conséquemment bien avant l'avènement d'Héraclius, et s'il reçut l'investiture d'un empereur grec, ce fut de Justin II ou de Tibère II. M. K. sait bien que cela doit être exact, puisqu'il a dit lui-même, p. 44, qu'en 619, le roi de Géorgie étant tombé entre les mains d'Héraclius, Adarnasé, un descendant de Bakour, lui succéda, ce qui est conforme aux récits des Annales. Il n'est pas moins inexact de dire que les Bagratides se soient emparés du trône d'Aphkhalie, dans le milieu du XIe siècle et l'aient bientôt après réuni à celui de Géorgie; la vérité est que cette famille, après l'extinction complète des Khosroïdes, en 787, remonta paisiblement sur le trône, occupé par deux de ses ancêtres; que les rois d'Aphkhalie contractèrent avec elle de nombreuses alliances matrimoniales, et par-là se trouvèrent tout prêts, en 980, à joindre à leurs possessions le Karthli, qui fut laissé entièrement vacant, en 994, par la mort de Bagrat-le-Niais, en 1001, par celle du grand David-Couropalate. Ainsi ce sont les Aphkhal, Bagratides par leurs femmes, qui ont englobé la Géorgie. Enfin, si dans le chiffre 1098, allégué à la fin du précédent extrait de M. K., il y a une simple erreur typographique, pour 1198, il y a erreur de chronologie à faire entendre que l'invasion des Mongols eut lieu même en 1198; il y a un faux renseignement dans cette date que Klaproth, bien excusable en ceci, assigne à la mort de Tamar.

Quoique j'aie encore à relever quelques inadvertances, notamment en ce qui concerne les vêtements des Géorgiens, p. 287 sqq., une coutume à-peine croyable, attribuée aux femmes géorgiennes, p. 291, la géographie du Cakheth et du Gouria, p. 227, sq. et 277, je terminerai ces trop longues remarques par une dernière, concernant le Somkheth. Sur la carte N. 2 de l'Atlas joint à la Description de la Géorgie, on voit, non loin de l'embouchure de la Ktzia, une bourgade nommée *Alagari*: du moins c'est ainsi que j'en ai lu le nom sur la carte No. 12 de l'Atlas manuscrit de Wakhoucht, que j'ai reproduite; sur la carte N. 10, on peut presque lire *Alawari*; Wakhoucht, dans son texte, p. 104, écrit ალა-ვარი, que j'ai reproduit dans mon édition, p. 165, en le corrigeant et le remplaçant par *Awlabar*, mais à tort; enfin dans la liste des villages, *ibid.* p. 467, j'ai reproduit, d'après l'original, ალავერდი, *Alawar*. En définitive, il semble que la vraie orthographe de ce mot

²⁸⁾ Bullet. histor.-philol. t. I, N. 10 suiv.

soit *Alawar*. Toutefois un de mes amis, une personne qui a vécu long-temps en Géorgie, m'a représenté qu'il fallait sans doute lire Kalagiri: j'avoue que je ne sais que résoudre: il faudrait être sur les lieux pour savoir si Alawar et Khalagir n'existent pas dans ces contrées simultanément, au voisinage l'un de l'autre. M. K. sans doute par respect pour Wakhoucht, écrit, p. 357: « Le château en question porte, à tort, sur les cartes russes, le nom de Kalagir, que M. Dubois nomme Kalaghiri, mais son nom est Alagari; » et plus bas il répète ce mot, ainsi écrit. Je le remercie d'avoir ajouté tant de foi à l'autorité de mon édition, mais je ne puis assurer qu'il n'y ait pas là une erreur.

Arrivé à la fin de mon travail, si l'on me demande quels motifs ont guidé ma plume, je répondrai que ce n'est pas le désir de critiquer, encore moins celui de parader devant le public studieux, mais bien l'intérêt que je prends à tout ce qui concerne la Géorgie et sa littérature, la sympathie que ne peuvent manquer d'inspirer les courageux efforts d'un homme qui n'a point craint de risquer deux fois sa santé au-delà du Caucase. Les imperfections que j'ai cru remarquer dans le compte-rendu de ses observations et de ses recherches retombent moins à sa charge qu'ils n'accusent l'absence de bons matériaux et la nécessité d'en préparer de meilleurs. En ce qui concerne l'histoire et l'archéologie, M. Koch ne nous apprend rien de nouveau, il n'a fait que se servir d'ouvrages superficiels et de ce qu'il a recueilli de la bouche, non des indigènes assurément, mais de personnes ayant quelque lecture, et n'a pas eu l'occasion de vérifier ces traditions aux sources mêmes. Mais pour la botanique, pour la géologie, comme il a traversé plusieurs contrées qui n'avaient pas encore été explorées, notamment les districts de l'Oseth géorgien, celui de Coudaro et les portions les moins connues du Radcha, je ne doute pas que les deux sciences qu'il cultive ne lui doivent d'utiles enrichissements. Pour la description géographique de ces régions, surtout de celles qu'il a parcourues, on voit qu'il a fait usage, non seulement de la Description de Wakhoucht, qui est trop succincte, mais encore des meilleures cartes modernes. En lisant son voyage, la plume à la main, il y a beaucoup à ajouter aux belles cartes de Wakhoucht, tant pour les noms des localités que pour les noms et les directions des chaînes de montagnes, et il est à regretter, puisqu'il a l'habitude du travail topographique, qu'il n'ait pas joint à son livre un plan routier, qui aurait été la vivante peinture de ses observations: un voyage sans carte est réellement un outil sans manche.

Cela est d'autant plus à regretter, que M. K. a montré d'ailleurs ce qu'il était capable de faire en ce genre. Son esquisse du Lazistan, dressée en 1843, où les cours d'eau, les montagnes, la situation de districts et de lieux déjà connus de nom, mais pour la détermination desquels il n'existait jusqu'alors aucun secours, tout cela est si bien exposé qu'on ne peut désirer mieux. Le savant Ritter en a rendu un compte on ne peut plus favorable²⁹); et maintenant, à la carte de M. K. et au Rapport de l'illustre géographe, si l'on joint le texte de Wakhoucht³⁰), et la carte qui l'accompagne, ainsi que la Description de la Géorgie turque, par Indjidj, et celle des fleuves de la Grande-Arménie³¹), on pourra se faire une idée exacte et complète de ces régions si peu visitées.

29) *Berichte der Berliner Akademie*, 1843, nov.-déc. p. 301, avec carte.

30) *Descr. de la Gé.* p. 109 — 121.

31) *Nouv. Journ. as.* Nov. 1833; Mai 1834.

ANNONCES BIBLIOGRAPHIQUES.

Das asiatische Museum der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften zu St. Petersburg, von B. Dorn (mit einer lithographirten Tafel). 1846. 4^o. Prix 3 R. arg.

A Chrestomathy of the Pushtu or Afghan language; to which is subjoined a glossary in Afghan and English, — par M. Dorn. 1847. 4^o. Prix 5 R. arg.

Urwasi, der Preis der Tapferkeit, ein Drama Kalidasa's, herausgegeben, übersetzt und erläutert von F. Bollenzen. 1846. 8^o. Prix 5 R. arg.

Пятнадцатое присуждение учрежденных П. Н. Демидовым наградъ. 1846. 8^o. Prix 1 R, arg.